
RÉSUMÉ HISTORIQUE

SUR

LE SOULÈVEMENT DES DERK'AOUA

DE LA PROVINCE D'ORAN

D'APRÈS LA CHRONIQUE D'EL-MOSSELLEM BEN MOHAMMED,

BACH DEFTAR DU BEY HASSAN,

DE 1800 A 1813 (HÉG. 1215 A 1228)

L'origine de la secte des Derk'aoua n'est pas bien connue. Les uns donnent A'li Abou T'aleb, ou Moulâi el-Arbi ben Ahmed, pour fondateur de cet ordre religieux; les autres, Moulâi Driss — plus régulièrement Idris, — ou El-Arbi el-Djemel.

Esterhazy qui écrit en 1840, est pour ce dernier: six ans plus tard de Neveu le présente comme le Chik' — vénérable, maître — de cette confrérie qui selon lui doit son existence à « Moulâi Dris », et le fait vivre il y a cent ans (1). El-Mossellem, Bach-deftar du bey Hassan, dans sa chronique sur les sept derniers

(1) Voir *Domination Turque* de Walsin Esterhazy — note de la page 147 — édit. 1840. — *Les Khouan*, par de Neveu, page 151 — édit. 1846.

prédécesseurs de celui-ci, donne raison à Esterhazy, car il présente El-Arbi el-Djemel comme Chik'. Pour les principes des Derk'aoua et leur but, nous renvoyons le lecteur aux « Khouan » par de Neveu ; il pourra y puiser des détails que nous ne ferions que répéter ici. Nous nous contenterons donc de donner la définition faite El-Mossellem : « Les Derk'aoua, dit-il, faisaient parade » du mépris qu'ils ressentaient pour toute espèce d'obéissance ; » ils ne se réunissaient jamais que secrètement et dans les lieux » les plus déserts ; ils allaient, vêtus de haillons et parés de colliers de coquillages, à cheval sur des roseaux ou à dos d'ânes ; » ils faisaient montre d'un grand ascétisme et enfin ne prononçaient que le nom de Dieu dans leurs prières. » Comme on le voit, il s'est contenté des pratiques extérieures qui n'ont en somme qu'une importance secondaire.

L'étymologie du nom de Derk'aoui n'est pas encore moins obscure. Walsin Esterhazy en donne trois : une ville de Maroc du nom de Derk'a, d'où serait originaire El-Arbi el-Djemel ; le mot « rok'a » qui veut dire « chiffons, loques ; et enfin le verbe « daraka » qui signifie « se voiler, se cacher (1). » Pour deux raisons que nous pensons assez sérieuses, nous sommes pour la première étymologie : la première raison est qu'il ne peut être admis que les Arabes aient ajouté une lettre au mot « rok'a » pour en former un relatif ; et, en l'admettant, quel motif les aurait poussés à préférer celle dont ils se sont servis plutôt qu'une autre ? La deuxième est, qu'il entre un « k' » dur dans l'orthographe du mot Derk'aoui et que le verbe « daraka » ne renferme qu'un « k » léger.

Période de 1800 à 1805 — H. 1215 à 1220.

Sur la fin du XVIII^e siècle de notre ère, un pieux personnage du nom d'El'Arbi el-Djemel *Ed-Derk'aoui*, vint, après avoir quitté la ville de Fas, s'installer dans la tribu des Beni-Zeroual du Maroc. Là, tout en se livrant aux exercices prescrits par la

(1) دركة Derk'a. رُقْعَةٌ chiffons. دَرَكٌ se voiler, se cacher.

religion, il s'occupa sérieusement à augmenter le nombre des membres de la secte dont il était le chik'. Il étendit ses relations dans toute la province d'Oran et notamment dans le Sud. Il ne tarda pas à y acquérir une quantité considérable de prosélytes, à la tête desquels il plaça des « Mok'eddems », ou directeurs, chargés d'être les intermédiaires entre lui et les frères : les Mok'eddems avaient le pouvoir d'initier.

Parmi ceux qu'il choisit pour remplir ces fonctions fut A'bd-el-K'ader ben Ech-Cherif, désigné le plus souvent sous le nom d'Ech-Cherif ou de Derk'aouï, membre de la famille des Abi el-Lil, marabouts de la grande tribu des Kinessa (1). Ech-Cherif, sous les dehors d'une dévotion sévère et d'un profond détachement des choses de ce monde misérable, ce qui lui fit donner le titre d'Eç-Çalih — le pieux, — cachait une haine terrible pour les Turcs. Sa nomination à la charge de Mok'eddem pouvait lui procurer l'occasion de la satisfaire, il accepta avec joie.

Sa dignité nouvelle lui imposait l'obligation étroite de parcourir le pays. Ces pérégrinations faites à époques fixes avaient plusieurs buts. C'était d'abord pour récolter les dons, obligatoires que toute affilié était tenu de verser pour le Chik' de l'ordre, et se mettre par cela même en rapport avec tous, ensuite, prêcher et s'efforcer à gagner de nouveaux adeptes. Ech-Cherif réussit admirablement bien. Son austérité réelle ou feinte lui attira de nombreuses sympathies et les Arabes prirent l'habitude de lui confier leurs pensées les plus secrètes : il devint leur confident. C'était ce qu'il voulait.

A toutes les plaintes qu'ils lui adressaient contre les Turcs qui les faisaient plier sous le poids de vexations sans nombre, Ech-Cherif leur prêchait gravement la patience en leur faisant entrevoir qu'un pareil état de choses ne pouvait subsister longtemps, que certainement Dieu finirait par jeter sur eux un œil

(1) Walsin Esterhazy le dit originaire des Oulad Rama — p. 202, Domination Turque — de Neveu dans ses « Khouan » dit qu'il était des environs d'Oran. — El-Mossellem nous offre une troisième version. — Est-ce la vraie ? C'est ce que nous ne pouvons pas affirmer.

de pitié et qu'alors « ils verraient luire un jour de bonheur. »

Au retour de chacune de ces missions, il se rendait dans les Beni Zeroual porter à son Chik' les offrandes qu'il avait reçues en son nom. En même temps, il lui dépeignait avec chaleur les misères et les maux dont les Turcs impies, contempteurs des préceptes divins, accablaient de bons et sincères musulmans. Le Chik' se contentait de lui répondre : « Aide-les, Dieu t'aidera. » Ech-Cherif comprenait bien, mais le moment n'était pas encore venu.

Cette situation dura de 1800 à 1805. — Au dire de Walsin Esterhazy, Ech-Cherif se serait rendu dans l'Est en 1804 et aurait servi de lieutenant au Bou-Dali (1). Ce n'est qu'après les premières défaites de ce dernier qu'il serait revenu dans la province d'Oran. El-Mossellem ne parle point de ce fait et nous pensons que le premier s'est laissé induire en erreur.

Période de 1805 à 1807 — H. 1220 à 1222.

En 1805, le faible Moçt'afa el Mamzali était bey d'Oran. C'était un homme très-intelligent, mais son peu d'énergie et d'initiative le rendait incapable au point de vue militaire. En 1802, il avait voulu soumettre la tribu des Angad qui s'était révoltée. Il conduisit si mal son expédition et montra une telle pusillanimité qu'il fut complètement battu. Le désastre fut complet, car son camp et nombre de chevaux du Makrezen furent pris par les insurgés. Il était fort à craindre qu'ayant à combattre un ennemi audacieux, il ne vint à donner une nouvelle preuve de sa faiblesse.

Au printemps de cette année, Ech-Cherif se présenta aux tribus du Sud, porteur du « Hidjab » que le chik' des Derk'aoua lui avait remis (2). Il était autorisé à prêcher non un

(1) P. 202. Domination Turque — Walsin Esterhazy.

(2) Hidjab, veut dire réellement *voile*. On désigne sous ce nom le manifeste qui appelle les musulmans à la guerre contre des impies.

soulèvement, mais une véritable guerre sainte contre les Turcs. Ses prédications violentes enflammèrent les Arabes, qui probablement ne se laissèrent pas moins séduire par l'appât du pillage qu'il leur promettait. Cavaliers et fantassins vinrent donc en masse se rassembler autour de lui.

Quand il jugea leur nombre suffisant, il vint camper à El-Bat'ha, à la naissance de l'Ouad Mina, près Tak'edemt. Là, il leva le voile et proclama ouvertement la guerre sainte en menaçant de toute sa colère ceux qui ne lui obéiraient point. Puis, il attendit l'effet de son mouvement.

Le bey Moçt'afa rentrait à Oran de retour d'une petite expédition lorsqu'on lui apprit la révolte d'Ech-Cherif. Tout d'abord, il fut stupéfait de tant d'audace et ne voulut point ajouter foi à cette nouvelle, mais d'autres étant venus la confirmer, il fut bien obligé de se rendre à l'évidence. Alors, rassemblant toutes les forces dont il disposait, il marcha contre l'ennemi.

Ech-Cherif sut bientôt la venue du bey et, tandis que celui-ci remontait l'Ouad Mina, il leva son camp et s'avança à sa rencontre, chemin faisant, le Derk'aoui fit piller les biens des partisans des Turcs, qui, ne sachant pas encore quel serait le résultat de cette révolte, hésitaient à lui obéir.

Enfin, on vint le prévenir que le bey se trouvait campé au lieu dit Fort'assa, au confluent de l'Ouad el-A'bd et de l'Ouad-Mina (1). Ech-Cherif n'ignorait point que de cette journée dépendait la réussite de son projet : vaincu il devait abandonner tous ses rêves ambitieux, vainqueur il pouvait les poursuivre et son influence se trouvait accrue considérablement et d'un seul coup. Aussi, comme les Turcs se gardaient mal, il résolut de différer l'attaque jusqu'au matin.

Le vendredi, 4 juin, dès l'aurore, il lança ses hordes sur le camp turc. Les soldats et le makr'ezen surpris à l'improviste firent des efforts inouïs, mais, accablés sous le nombre, ils lâchèrent pied et s'enfuirent dans le plus grand désordre. Les Derk'aoua les poursuivirent jusque sous les murs de Mascara.

(1) Fort'assa est sur la route de Mascara à Géryville.

Beaucoup de fuyards furent tués et un grand nombre furent fait prisonniers. Le camp avec tout ce qu'il contenait tomba au pouvoir des vainqueurs. Telle fut la bataille de Fort'assa.

Dès le début de l'attaque, le bey Moçt'afa, éperdu, avait bondi sur un cheval non sellé, qui s'était trouvé à sa portée et avait fui abandonnant ses troupes. Le dimanche 8, de Rabia' el-Aouel 1220, il entra à Mascara le matin, pour en sortir le soir du même jour et rentrer à Oran — 6 juin 1805.

Ce triomphe d'Ech-Cherif fut décisif. Toutes les tribus qui, dans le principe avaient temporisé n'hésitèrent plus à se mettre avec lui : leurs contingents vinrent grossir son armée. Aussi, quand il se présenta devant Mascara, la deuxième capitale du beylik de l'ouest lui ouvrit ses portes sans songer seulement à se défendre.

Enorgueilli par un succès aussi rapide qu'éclatant, Ech-Cherif se dit que pour en finir positivement avec les Turcs, il fallait qu'il aille les attaquer à Oran, le siège de leur gouvernement. En effet, Oran pris, les Turcs étaient chassés, le plan était très-hardi, mais pour avoir le résultat qu'on lui demandait, il fallait qu'il fut appliqué rapidement au milieu du désarroi qu'amène généralement un échec inattendu et alors qu'aucune mesure n'a pu être prise pour la résistance.

Au lieu de se diriger à marches forcées sur Oran, Ech-Cherif commença d'abord par installer sa famille dans Mascara. Ensuite, il écrivit à tous ceux qui restaient encore dévoués aux Turcs ou qui temporisaient, d'avoir à se ranger sous son drapeau s'ils voulaient échapper à la mort et au pillage : « Nous vous avons affranchis, leur disait-il, du paiement de la capitation qu'un bon musulman ne doit jamais payer et nous avons mis fin à l'autorité des Turcs et de leurs alliés. Soyez donc nos compagnons et combattez avec nous. Que ceux qui refuseront prennent garde..... »

Ces menaces produisirent un certain effet. Les uns accoururent avec empressement parce qu'ils étaient convaincus que la puissance de leurs anciens maîtres avait été brisée, les autres parce qu'ils voulaient mettre leurs récoltes et leurs biens à l'abri pendant les jours que devait durer ce bouleversement : la pres-

que totalité de ces derniers étaient les tribus Makr'ezen : R'eraba, Zemala, Douaïr, etc. Les Bordjia seuls demeurèrent sourds à l'invitation du Derk'aoui.

Après avoir perdu un temps précieux à attendre les nouveaux contingents que lui fournissaient la défection, Ech-Cherif continua sa marche sur la capitale du beylik, pillant et saccageant tout ce qu'il rencontrait sur son passage, sans se soucier un seul instant des promesses qu'il avait faites aux tribus dont il traversait les territoires. Du reste s'il avait voulu empêcher ses sectaires de satisfaire leur cupidité et leur soif de butin, il aurait pu se voir désobéi, et c'est ce qu'il ne voulait point.

Cependant Moçt'afa était parvenu à Oran sans être inquiété. Quoique dans cette ville, la terreur qui l'agitait était telle que les chefs du Makr'ezen durent faire tous leurs efforts pour ranimer son courage en lui représentant que le mal n'était pas si grand et qu'ils demeureraient toujours avec lui. Ce n'était pas sa défaite qui l'effrayait à ce point, Dieu l'avait voulu ; mais c'était la façon dont la nouvelle serait reçue à Alger : il redoutait un accès de colère du Pacha et se voyait déjà le lacet autour du cou.

Tout en cherchant à tranquilliser le bey, les ar'as ne perdirent pas un seul instant. Ils supposaient qu'Ech-Cherif avait suivi leurs traces et qu'il ne tarderait point à paraître. Il fallait être prêt à supporter le premier choc, aussi se hâtèrent-ils de prendre toutes les mesures nécessaires pour soutenir un siège puisqu'il leur était impossible de tenir la campagne, les habitants se prêtèrent avec ardeur aux travaux à exécuter pour mettre leur ville en état de défense. On fut bientôt prêt.

Quand les Derk'aoua arrivèrent sous les murs de la place, il était trop tard pour l'emporter par surprise (1). Ech-Cherif était intimement persuadé qu'Oran n'opposerait aucune résistance sérieuse et, ses soldats partageant sa folle confiance, supputaient d'avance le riche butin qu'ils allaient récolter. La suite

(1) Voir pour le siège de cette ville, l'Histoire d'Oran par H.-L. Fey, — édit. 1858, — pages 292, 293, 294, 295 et 296.

leur démontra à tous combien leur erreur était grande. En effet, malgré des assauts furieux, ils furent toujours victorieusement repoussés par les assiégés. Ceux-ci même ayant opéré une sortie, battirent les révoltés. Ech-Cherif se contenta de resserrer le blocus.

Sur ces entrefaites, le chik' de ce dernier, sollicité par lui, était venu du Maroc. Tout en paraissant céder à la demande qui lui était adressée, El'Arbi avait grand désir de se rendre compte de visu de la position de son lieutenant. Il ne tarda pas à constater que son mok'eddem s'était joué de lui et que s'il l'avait voulu voir, c'était dans le but de lui demander son appui auprès du solt'an du Maroc auquel il avait l'intention de demander une assistance effective. El'Arbi s'empressa de retourner sur ses pas, non sans avoir retiré à Ech-Cherif le hidjab qui lui avait été surpris. A partir de ce moment, celui-ci ne prospéra plus.

Cependant, les habitants d'Oran commençaient à souffrir beaucoup de leur situation, lorsque le pacha d'Alger se décida enfin à envoyer un vaisseau chargé de troupes et, en même temps, un successeur pour l'impuissant et faible Moçt'afa.

Mohammed ben Mohammed el-Mok'ellech, le nouveau bey, avait été transporté à Blida, avec son frère Ostman bey, vers la fin de 1800. La réputation d'administrateur habile, de brave et énergique soldat, avait attiré sur lui le choix du pacha. Il ne tarda pas à prouver que l'on ne s'était point trompé à son égard et qu'il était digne du poste qu'on lui avait confié.

En effet, dès qu'il eut pris en main la direction de la défense, tout le monde sentit renaître l'espoir d'une solution favorable. Sur les ordres de Moçt'afa les cinq portes d'Oran avaient été fermées. Nul ne pouvait entrer ou sortir sans une autorisation spéciale. El-Mok'ellech les fit ouvrir et publier par la ville que quiconque voudrait entrer ou sortir était complètement libre. Cette décision eut un excellent résultat, celui de permettre aux habitants de la campagne d'introduire les vivres dont on manquait.

Lasses de leur inaction devant une ville qui se défendait si bien, les bandes d'Ech-Cherif commencèrent à murmurer : Elles voulaient du butin. Enfin, un mécontentement général éclata.

Le Derk'aoui vit bien que s'il ne cédait pas, il serait aussi vite abattu qu'il avait été élevé ; aussi afin de ne pas compromettre son autorité, leva-t-il le siège d'Oran. Ce mouvement de retraite ne put se faire sans un grand désordre qui permit à la garnison assiégée de harceler les derrières de l'ennemi.

Ech-Cherif établit son camp sur les bords du « Sig » et prit ses dispositions pour razzier les tribus Est de la province d'Oran, qui, jusqu'alors s'étaient soustraites à son obéissance.

Les Bordjia, l'une de ces tribus, ayant eu vent de ses intentions, s'avancèrent, soutenus par de nombreux auxiliaires, au-devant des Derk'aoua. Ceux-ci furent battus et mis en pleine déroute. Presque tout le butin qu'ils avaient fait jusqu'à ce moment leur fut repris. Ech-Cherif courut se réfugier à Mascara. Mais il trouva les portes de cette ville fermées et les habitants refusèrent de les lui ouvrir, en sorte qu'il fut obligé de continuer sa fuite vers le sud avec les Harrar restés avec lui.

Lors de son entrée dans Mascara, Ech-Cherif avait fait jeter en prison le k'aïd de la ville, Mohammed ben el-Hadr'aoui ben Ismaïl, à la nouvelle du triomphe des Bordjia, les habitants se soulevèrent et firent sortir leur ancien k'aïd de son cachot. Dès que ce dernier eut connu la cause de ce mouvement, il se mit à leur tête, s'empara de la famille du Derk'aoui et fit massacrer ou saisir tous les alliés de ce dernier. Quand Ech-Cherif se présenta c'était un fait accompli.

Lorsqu'El-Mok'elch apprit la victoire remportée par les Bordjia, il résolut immédiatement d'entrer en campagne pour entreprendre la pacification de toute la province. Comme ce n'était pas une œuvre facile, il ne voulut point la mettre à exécution avant de s'être concerté avec les chefs du Makr'ezen. Il les fit appeler pour leur communiquer ses intentions et les inviter à faire leurs préparatifs. Ces derniers lui représentèrent que c'était vouloir agir avec précipitation et qu'il devait d'abord tenter de conquérir le plus possible par la parole pour ensuite songer aux armes. Leur avis était qu'il fallait distraire de la cause du Derk'aoui, en les ramenant par l'oubli des faits passés, tous ceux qui, dans un moment de panique, très-justifiable à la suite de l'échec de Fort'assa, s'étaient jetés dans ses bras.

El-Mok'elleg, enchanté du conseil, fit promptement adresser des lettres de pardon aux tribus intéressées. En même temps, il manda à Ben el-Hadr'aoui de lui amener la famille d'Ech-Cherif. Dès son arrivée, il la dirigea sur Alger où presque tous ses membres furent livrés au supplice.

Cependant, le pardon donné par le bey avait produit un excellent résultat. Les Douair, les Zemala, le R'eraba, etc., toutes tribus des environs d'Oran, avaient subi le Derk'aoui mais n'avaient jamais été réellement avec lui. Aussi dès sa disparition, avaient-elles attendu avec anxiété que le bey leur fit un signe, car leurs intérêts n'étaient point avec l'insurrection, tous leurs biens se trouvant pour ainsi dire aux portes de la ville. En outre, avec les Turcs, elles étaient Makr'ezen. Lorsqu'elles reçurent la lettre du bey, elles étaient prêtes à le suivre. Avec de telles forces ce dernier pouvait se mettre en mouvement.

Tout d'abord El-Mok'elleg vint camper sur le territoire des Bordjia : Cette position centrale lui permettait de rayonner sur tout le pays insurgé. Là, il se tint prudemment dans l'expectative, afin d'attendre des renseignements certains sur le nombre et les intentions des révoltés. Bientôt il apprit qu'Ech-Cherif, loin de se laisser abattre par son échec, s'occupait activement à Sid Mohammed, dans les Flita, de la formation d'une nouvelle armée dans le but de reprendre l'offensive ; que d'un autre côté, la grande tribu des Beni A'meur guettait l'occasion favorable pour fondre sur son camp ; et qu'en troisième lieu, les Modjah'er, joints aux habitants du D'ah'ra, s'apprêtaient à l'attaquer.

Ces rapports plongèrent El-Mok'elleg dans une grande perplexité. Il se voyait l'objectif de toutes les bandes des Derk'aoua et se demandait avec inquiétude quels moyens il lui était possible d'employer pour faire face à la fois à trois armées. Ayant fait part de ses appréhensions à son ami intime, Mohammed ben el-Djilani, celui-ci l'engagea à réunir tous les chefs du Makr'ezen et à ne leur point cacher la vérité.

Quand El-Mok'elleg eut communiqué à ces derniers les nouvelles qui lui étaient parvenues, ils furent épouvantés et déclarè-

rent qu'en cette occurrence le meilleur parti à prendre était celui de la retraite. Leur désespoir était si grand qu'ils allèrent jusqu'à accuser le bey de tramer leur perte. A ce moment, l'Ar'a bou Medin ben K'addour ben Ismaël, indigné d'un pareil langage, prit la parole à son tour. Il leur démontra qu'ils s'étaient trop avancés pour reculer et qu'il était de leur devoir de combattre jusqu'à la mort, en hommes de cœur, au lieu de se laisser aller à des lamentations et à des récriminations qui ne pouvaient leur être utiles. Puis il conseilla au bey d'envoyer un des chefs du Makr'ezen dans les Beni A'meur, afin des les sonder sur leurs intentions et d'inviter les Hachem et les Bordjia de la montagne à tenir tête à Ech-Cherif, pendant que lui-même resterait en présence des Modjah'er.

El-Mok'elch s'empressa de saisir ce plan. Il put alors respirer, car en voyant tous ses projets sur le point d'être mis à néant par la couardise des chefs du Makr'ezen, il avait enduré un vif supplice. Sans l'énergie et la décision de Bou Medin, cette campagne qui avait si bien débutée eut été arrêtée brusquement dès le principe, c'est-à-dire au moment où elle devait commencer à porter ses fruits.

Ainsi que l'avait prévu Bou-Medin, l'orage qui paraissait si menaçant fut facilement détourné. On ne put être fixé d'une manière positive sur les dispositions des Beni Ameur. Les Hachem et les Bordjia, selon les ordres du bey, s'opposèrent à la marche d'Ech-Cherif et l'obligèrent même, après plusieurs engagements, à battre en retraite vers le sud.

Pendant que les Bordjia arrêtaient victorieusement Ech-Cherif, les Modjah'er, profitant de l'occasion, pénéraient sur leur territoire pour piller leurs silos. Seulement, ils avaient compté sans El-Mok'elch qui, informé du fait, les surprit et leur coupa quatre-vingt-dix têtes. Après leur avoir infligé ce sévère châtiment, il pénétra à leur suite chez eux et vint camper aux K'obbas de Mazra. Tous les contingents des tribus de l'Est, restées fidèles, avec ceux de la grande confédération des Beni Aourar', vinrent l'y rejoindre. Alors, il remonta le cours de la Mina et vint asseoir son camp sur l'Ouad el-Malah non loin du village qui s'élève auprès de la K'obba du Ouali Mohammed ben

Aouda (1). Il se trouvait alors chez les Flita où Ech-Cherif se

(1) Nous pensons qu'il ne sera pas superflu de donner sur ce merabot et sa Zaouïa, une notice que nous devons à l'obligeance de monsieur le lieutenant-colonel Trumelet, commandant la subdivision d'Aumale :

« Si Mohammed ben Aouda est un saint personnage qui vivait vers
« 1600 de notre ère. Anachorète très-rigide, il s'était d'abord réfugié dans les ruines d'un pont romain, qui existait dans la plaine de
« la Mina, un peu au-dessus du barrage actuel de Relizane. Mais sa
« réputation de sainteté était tellement universelle que, même dans
« cette retraite, il était visité par tous les croyants aussi nombreux,
« sans doute, alors que de notre siècle, qui avaient quelques cas de
« conscience à lui soumettre.

« Le saint homme qui voulait vivre exclusivement de contemplation
« rechercha un lieu plus solitaire, où il put se retirer loin du
« monde. Il remonta le cours de la Mina, et, à 6 ou 7 lieues plus haut,
« il trouva dans le pays des A'natra, une vallée aride, tourmentée,
« volcanique, fermée à ses deux bouts par un étranglement de rochers.
« Au milieu de ce vallon s'élevait un pic, une dent de pierre isolée,
« haute de 10 à 12 mètres, inaccessible pour ainsi dire. Ce fut
« sur le sommet de cette dent que le saint homme se retira.

« La légende raconte qu'il y finit ses jours n'ayant d'autres visiteurs
« que les lions du voisinage, qui touchés des vertus de cet homme choisi
« par Dieu, lui apportaient tous les jours sa nourriture.

« A sa mort, les habitants de la grande tribu des Flita, sur un coin
« de laquelle il avait élu domicile, lui élevèrent une koubba, en haut même
« du rocher sur lequel il avait vécu. Pour entretenir cette koubba et pour
« servir la mémoire du saint, chacune des fractions qui composent la tribu
« des Flita, affranchit un nègre choisi parmi les plus beaux et les plus
« jeunes, on lui donna la plus belle fille de la tribu, le plus beau cheval,
« la plus grande tente et le plus gros troupeau. Ce fut l'origine de la
« population actuelle de la Zaouïa de Si Mohammed ben Aouda.

« Il n'y a pas longtemps encore que chaque année on affranchissait
« un nègre par fraction chez les Flita, qu'on le mariait et le dotait
« richement pour qu'il pût consacrer sa vie à soigner le tombeau de
« Si Mohammed.

« Un bey d'Oran, Ostman, a fait construire près du tombeau, au pied
« du rocher, une belle mosquée, autour de laquelle les serviteurs se sont
« bâtis une maison.

« Cette Zaouïa comptait en 1851, 250 familles environ de Kroddam,
« descendants des nègres affranchis.

tenait avec ses adhérents depuis qu'il avait été repoussé par les Bordjia.

Quand ce dernier sut les Turcs campés dans les environs de la K'obba de Mohammed ben A'ouda et plongés dans la plus parfaite tranquillité, il se porta sur eux. Les habitants du village, qui étaient pour lui, cachèrent sa marche, de sorte qu'un beau matin les Turcs furent surpris dans leur camp. Le premier moment de stupeur passé, les soldats Turcs se formèrent et, après un combat où l'acharnement fut égal de part et d'autre, repoussèrent le Derk'aoui.

El-Mok'elch ne douta pas un seul instant que les habitants du village n'eussent agi de connivence avec Ech-Cherif. S'il en avait été autrement les Derk'aoua n'auraient point traversé le village avant et après leur attaque. En outre, leur attitude agressive attestait suffisamment qu'ils n'étaient point pour les Turcs. aussi le bey résolut-il de les punir et de leur infliger une bonne leçon pour l'avenir.

En effet, le lendemain de la surprise des révoltés, il envahit la demeure des serviteurs du saint homme Ben A'ouda. Tout

« En souvenir de la puissance attractive que Si Mohammed exerça pendant sa vie, sur les lions des forêts voisines, tous les ans quelques-uns de ces animaux sont envoyés à la Zaouia où on les élève et se sont eux que nous voyons parcourir l'Algérie. Ceux qui les promènent vous affirment qu'en sautant sept fois par-dessus l'un de ces lions venant de la Zaouia de Si Mohammed ben Aouda, on est garanti toute sa vie de la dent de tous les autres.

« Cette Zaouia forme une sorte de petit état libre au milieu de la grande tribu des Flita. En 1851, elle avait une organisation particulière et théocratique.

« La tribu des Harrar du Sud de Tiaret, entretient à cette Zaouia, deux tentes en poil de chameaux dont une seule couvrirait la place du Gouvernement. Chaque montant formé d'un cèdre entier est surmonté par un panache de plumes d'autruche du plus bel effet.

« Tout fidèle qui pénètre sur le territoire de la Zaouia, qui peut former un cercle de trois lieues de rayon, se déchausse et cesse de fumer, tant est grande la vénération que tous ont pour le saint marabout. — Ce territoire était jadis inviolable et tout homme poursuivi et recherché par la justice pouvait y demeurer en sûreté. »

fut livré au pillage et au carnage, malgré la résistance des habitants. Une troupe de Derk'aoua, trouvée dans l'intérieur du village, fut presque entièrement massacrée. Ce fait confirmait les soupçons du bey. Il n'y eut d'épargnés que ceux qui parvinrent à se réfugier auprès du tombeau du Santon sur lequel les Turcs avaient arboré leurs drapeaux en signe d'inviolabilité. Ce respect des objets vénérés par les Arabes entraînait dans leur politique envers ceux-ci. Cependant, le montant des dons que le tombeau renfermait ne fut pas compris dans cette exception, la condescendance des Turcs pour les « merabol's » n'allaient pas jusque là. Quand le massacre fut achevé, et il fut terrible, le bey fit réunir les têtes des insurgés tués dans les deux affaires et les expédia à Mascara où elles furent exposées. Ensuite, il se rendit lui-même dans cette ville.

Il y était depuis peu de jours lorsque l'on vint lui annoncer l'apparition d'un lieutenant d'Ech-Cherif dans les Beni Meniaren. Immédiatement, El-Mok'elch marcha contre lui et lui livra un combat dans lequel ce lieutenant fut blessé, ses armes, ses vêtements et son cheval pris et sa troupe dispersée. Du côté des Turcs le k'aïd K'addour ben Ismaïl fut blessé gravement.

A la suite de cette rencontre, El-Mok'elch fit reposer ses soldats, que ces marches successives avaient fatigués. Puis ayant appris par des émissaires que la tribu des Beni A'meur s'était réunie à celle des Oulad Ez-Zaïr et à d'autres auxiliaires sous les ordres du Derk'aoui qui était pressé de prendre sa revanche, il se dirigea aussitôt dans le nord-ouest. Successivement il campa dans les Oulad Soliman, à El-Mebt'ouh et enfin à Tseniet el-Makr'oukr' dans les Beni A'meur.

Il s'arrêta quelques jours dans ce campement afin de prendre ses dernières dispositions, puis il se rendit dans le Djebel Tassala. C'est à cet endroit que ses éclaireurs vinrent le prévenir que les révoltés étaient massés non loin de lui, sur les bords de l'Ouad el-A'bd, au Souk el-Had (marché du dimanche) des Beni A'meur.

Pour être moins tentés de fuir et pour augmenter leur ardeur belliqueuse, les Derk'aoua s'étaient fait suivre des Zeïa-

dat (1). Cet *impedimentum* ne pouvait que leur nuire dans le cas où le résultat de la lutte tournerait contre eux. Mais est-ce qu'ils avaient besoin de songer à cela ? n'étaient-ils pas certains d'ailleurs de vaincre ?

Un beau matin les ennemis furent en présence. Le makr'ezen Turc en apercevant le riche butin qui s'offrait à sa cupidité ne put se contenir et il fondit avec la rapidité de la foudre sur les insurgés. En cette circonstance et avec un adversaire clairvoyant le makr'ezen aurait pu être ramené. Il n'en fut rien cependant et son impétuosité le sauva. Le désordre fut bientôt mis dans le « zeïadat » et les Derk'aoua après une résistance désespérée, furent contraints de se disperser et de fuir avec une belle précipitation que les zeïadat et les tentes restèrent presque totalement entre les mains des Turcs. Les Oulad Ez-zaïr avec les Beni A'meur gagnèrent le Djebel Trara et Ech-Cherif avec le reste de ses contingents se réfugia dans les Ia'k'oubia.

El Mok'elch profita du moment de répit que lui accordait cette nouvelle victoire pour se rendre à Tlemcen où les *k'orour'lis* et les *haddars* toujours en querelle, se battaient presque continuellement. Il demeura un mois dans cette ville, puis la paix, entre les deux fractions de la population, ayant paru rétablie, il rentra à Oran ; mais ce ne fut pas pour longtemps.

Pendant qu'El-Mok'elch était à Tlemcen, Ech-Cherif ne s'était point endormi. Il avait continué à s'agiter et à entretenir le feu de la révolte parmi les tribus au milieu desquelles il avait fui, de sorte que, malgré tout, la pacification de la province n'avancait qu'avec une lenteur vraiment désespérante. Le bey, furieux de voir que les défaites qu'il infligeait à chaque pas au Derk'aoui, ne paraissaient point faire impression sur les tribus attachées à ce dernier, on arriva à s'en prendre aux choses et non aux hommes. Il se mit à parcourir le pays entre Mascara et

(1) الزيادات Ez-zeïdat. Signifie textuellement : « celles qui ont coutume d'augmenter, d'accroître..... » Les Arabes de la province d'Oran désignaient sous ce nom les femmes qui, placées dans des palanquins, à dos de chameaux, suivaient les hommes au combat et parcouraient leurs rangs en les excitant par leurs cris.

Oran et ravagea de fond en comble les territoires de plusieurs tribus, notamment celui des Beni A'meur dont il fit un véritable désert. Cette tribu ne reprit possession de son ancienne demeure que sous l'administration du bey Bou K'abous; jusque là elle se traîna à la suite d'Ech-Cherif.

Cependant les Modjah'er, malgré le peu de succès de leurs tentatives contre les tribus dévouées aux Turcs, persistaient dans leur état d'insurrection. El-Mok'elch n'avait point oublié qu'ils avaient été des premiers à passer à Ech-Cherif dès le début et que réunis aux Beni Zerouas et aux Oulad Kellouf, ils avaient entièrement détruit, après Fort'assa, une petite colonne turque commandée par le Kr'alifa du bey Moçt'afa, surprise par le soulèvement dans le pâté montagneux du D'ah'ra (1). Jusqu'à ce moment le Derk'aoui avait été sa plus grande préoccupation et il lui avait été impossible de songer à tirer vengeance des Modjah'er, mais celui-là ne paraissant pas vouloir de sitôt reprendre la lutte, il se souvint de ces derniers.

Prévenus à temps des intentions d'El-Mok'elch, les Modjah'er se hâtèrent d'avertir Ech-Cherif du grand danger qui les menaçait en le priant de venir à leur secours. Il ne put que leur envoyer son kr'alifa, Ben el-Modjahed, avec un certain nombre de Derk'aoua qui, ayant appartenu autrefois au Makr'ezen, connaissaient ses habitudes. Mais toutes ces précautions devaient être inutiles : l'heure du châtement avait sonné.

(1) Walsin Esterhazy, page 203. — Domination Turque — raconte ainsi ce fait :

« Le kralifa du bey (Moçt'afa) était dans les Beni Madoun, lorsqu'il apprit la nouvelle de la défaite. Il avait voulu se retirer sur Oran, mais les habitants de Mazouna l'avaient prié de venir dans leurs murs pour les protéger pendant le temps qu'ils faisaient leurs moissons. Le kralifa y consentit; mais la moisson terminée, les habitants se révoltèrent contre lui, le chassèrent de la ville et écrivirent aux tribus des environs : les Medjchar, les Beni Zeroual, les Oulad Krelouf, etc. Ces tribus se réunirent à Bessibissa Zaboudj (Bessibesset Ez-Zeboudj) du territoire des Medjchar, elles l'attendirent au passage et mirent en déroute sa petite armée. Il parvint à s'échapper de sa personne et se retira du côté du Chellif avec quelques tribus de son Makr'ezen, restées fidèles. Plus tard il réussit à gagner Mostaganem. »

Afin d'attendre le bey, Ben el-Modjahed eut la sottise incroyable de masser ses forces sur l'Ouad Erraman, entre cette rivière et la mer. Dans une attaque de front, la première aurait pu lui servir, mais s'il avait réfléchi que les Turcs n'étaient nullement obligés de la traverser sous ses yeux, mais qu'ils pouvaient la passer en amont ou en aval, il est probable qu'il ne serait pas resté dans cette position. Tandis qu'il s'imaginait pouvoir être tranquille, El-Mokellech, par une marche forcée, se trouva tout-à-coup en sa présence.

Sans lui donner le temps de se reconnaître, les Turcs l'attaquèrent de toutes parts et en quelques instants il fut complètement cerné, la mer était sur ses derrières. Le carnage fut horrible : un nombre infini d'insurgés put se dégager et fuir. Au dire d'El-Mossellem, le sang coula en si grande abondance « qu'il rougit les flots. » De la part d'un auteur arabe ce ne peut être qu'une figure. Dans tous les cas, pour être tardive, la punition ne fut pas moins très-sévère.

Il y avait tout lieu de croire qu'après cette leçon, les Modjah'er, les Beni-Zeroual et leurs voisins se tiendraient en repos au moins pour quelques temps. Aussi El-Mok'ellech en profita pour se rendre à Abi Kr'orchefa, au sud de Miliana, pour y régler certaines affaires.

Pendant qu'il y était, des gens des Hachem R'eris, de Mascara, vinrent se plaindre à lui de ce que leurs terres étaient envahies par une multitude de Derk'aoua, avec leurs familles et leurs troupeaux. Tout d'abord il lui fut impossible de prêter une grande attention à ces plaintes. Mais, voyant qu'elles se renouvelaient et qu'elles devenaient de plus en plus pressantes, El-Mok'ellech se mit en marche contre les envahisseurs.

Le jour même où il se trouvait en leur présence à Aïn Ec-cedra, dans les Hachem R'eris, Ben Lahrech venant de l'Est, arrivait au milieu des Derk'aoua dont la joie et l'allégresse n'eurent plus de bornes. Ce Ben Lahrech s'était uni à Ech-Cherif (1).

(1) Il est aujourd'hui parfaitement bien prouvé que ce Ben Lahrech n'est pas le même personnage que le Bou Dali Mohammed ben el-Harch qui se trouvait à la tête de l'insurrection kabyle de 1804.

Le combat s'engagea avec rage — à ce moment l'aile gauche des Turcs, vint à faiblir, mais les Bordjia tinrent ferme. Enfin, les Turcs l'emportèrent et les Derk'aoua obligés de fuir, furent poursuivis et massacrés sans pitié. Leurs femmes et leurs troupeaux tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Ech-Cherif et Ben Lahrech ne furent nullement découragés par ce désastre. Ils trouvèrent un nombre d'adhérents encore suffisant pour livrer à El-Mok'el-lech trois autres combats : celui d'Adjdioua, près de l'Ouad Riou, dans les Oulad El-Abbas, qui fut pour le moins aussi terrible que celui d'Aïn Eç-Cedra. Les Derk'aoua y eurent, au dire d'El-Mosselem, près de mille hommes tués. En les supposant hors de combat, c'est déjà un résultat magnifique ; — celui de la Tafna, appelé aussi « journée de Ben Lahrech » dans lequel la troupe de T'olba, sorte de gardes-du-corps, fut anéantie ; et enfin celui d'Et-Touta où El-Mok'el-lech fut blessé.

A partir de ce moment Ben Lahrech ne paraît plus. El-Mosselem n'en fait plus mention, sans cependant nous éclairer sur les causes de cette disparition subite. D'après la légende, l'empereur du Maroc ayant voulu avoir Ben Lahrech, son parent, obtint du Derk'aouï qu'il le lui livra. Celui-ci invita Ben Lahrech à venir prendre le commandement des Derk'aoua. Ce dernier qui était sans défiance suivit les envoyés d'Ech-Cherif. Mais ceux-ci ayant voulu se saisir de lui pendant qu'il dormait et Ben Lahrech s'étant éveillé, ils furent contraints de le tuer.

D'après Walsin Esterhazy, Ech-Cherif aurait fait étrangler Ben Lahrech, après le combat du Souk'-el-Had des Beni A'meur, tandis que lui s'enfuyait à Taza, puis de là à Mezirda (Maroc) où il épousait la fille de Bou-T'erfas et mourait peu de temps après de la peste (2). Il est certain qu'il n'a pas vérifié les renseigne-

Celui-ci périt dans un combat que lui livrèrent les Oulad-Mokr'an, seigneur de la Medjana, dans la tribu des Oulad Kr'ellouf, en 1807. — Ch. Féraud. Histoire de Gigelli, — page 215. — La légende nous apprend que l'allié d'Ech-Cherif, périt étranglé par les ordres de celui-ci, vers la même époque.

(2) Voir La Domination Turque, — page 208. — Walsin Esterhazy.

ments qu'on lui a donnés. Nous verrons plus loin que ce n'est pas sous l'administration du bey El-Mock'elch qu'Ech-Cherif cessa toutes tentatives.

Après les engagements dont nous avons parlé, El-Mok'elch entra à Oran. Cet homme n'était pas né pour l'oisiveté : elle le perdit. Il s'abandonna à une luxure effrénée ; ce fut une véritable folie. Le Pacha mit fin à cet état de choses en le faisant périr dans un affreux supplice. Il fut étranglé, après toutefois qu'on lui eut appliqué sur la tête une calotte de fer, rougie au feu. Le prétexte de sauvegarder les bonnes mœurs, assez curieux chez un Pacha d'Alger, le dispensa de toute reconnaissance envers un homme qui lui avait gardé une province.

De 1807 à 1808. — H. 1222 à 1223, fin.

En apprenant la mort d'El-Mok'elch, Ech-Cherif espéra encore. En effet, malgré ses défaites successives, il trouva des partisans en quantité suffisante, pour qu'au deuxième avènement de Moç'tafa el-Manzali, il fut en état de prendre encore une fois l'offensive. Il comptait beaucoup sur une autre journée de Fort'assa, mais si l'homme n'avait pas changé, il n'en était pas de même des troupes. Celles-ci étaient aguerries par cette campagne de trois années et regardaient le succès comme certain. D'un autre côté, chez les Derk'aoua ce n'était plus l'enthousiasme des premiers jours.

Moç'tafa marcha donc de nouveau contre le Derk'aouï qui se trouvait toujours à son centre d'opérations dans les Flita et le battit une première fois, à El-Guet'alba, dans cette tribu et à Mer'roussa dans les Kr'ellafa. Ensuite, il entra à Oran, pour de là, se porter contre les Modjah'er. Il était campé sur le bord du Chélif à l'endroit où il reçoit son affluent l'Ouad el-Kin, lorsqu'il reçut sa nomination de kr'aznadji — trésorier — et celle de son kr'alifa, Mohammed ben Ostman, désigné pour le remplacer.

Période de fin 1808 à 1813. — H. 1223 à 1228.

Mohammed ben Ostman, dit Bou Kabous, était le frère du cé-

lèbre Mohammed el-Kebir. C'était un homme énergique et cruel.

Dès qu'il eût le pouvoir entre ses mains, il résolut, au lieu d'attendre que les Derk'aoua se fussent reformés pour les combattre, d'extirper à tout jamais cette secte qui, depuis trois années, était la cause d'un bouleversement général. Il organisa contre ces membres un vaste système de terreur et de persécution. Tous les affiliés furent recherchés avec soin et tous ceux qui furent pris, livrés au supplice sans autre forme de procès. Une simple dénonciation suffisait. Il inventa pour eux des tortures d'une barbarie raffinée. Il aimait à faire crever les yeux à un malheureux et le faire lancer à la mer en cet état : la victime ne tardait pas à expirer.

Au lieu d'exciter les Derk'aoua et de les irriter, ces persécutions les terrifièrent. Ils se cachèrent tous et ne bougèrent plus. Ech-Cherif ne se faisant plus illusion sur le résultat de ses projets, voulut tenter un suprême effort avec ceux des siens qui n'avaient pas été atteints par la vengeance des Turcs. La tribu des Ia'k'oubia lui offrit son appui, mais Bou Kabous le prévint et lui infligea une complète défaite.

Cette fois Ech-Cherif, écrasé et anéanti, fut contraint de chercher son salut dans la fuite. Nous sommes en 1809 et il tenait la campagne depuis juin 1805. Tout venait à lui manquer à la fois. Son orgueil devait encore subir de plus grandes humiliations. Tous ceux qui l'avaient reçu à une autre époque avec de si grandes démonstrations de joie, furent les premiers à le repousser. Leur crainte de se compromettre était telle qu'ils ne voulaient même pas lui donner l'hospitalité. Successivement il se rendit chez les Harrar qui avaient été ses fidèles sectaires jusqu'au dernier moment, puis à A'in Mad'i et à Lar'ouat; partout il fut repoussé et chassé. Enfin, il put se réfugier dans les Beni Isnassen. C'est à ce moment qu'il épousa la fille du Derk'aoui Bou T'erfas, des Trara.

D'après la légende, Ech-Cherif ne vécut pas longtemps tranquille dans cette tribu, car, le bey Mohammed grillait d'envie de le tenir vivant. Il tenta plusieurs démarches pour arriver à se le faire livrer en promettant, son poids d'argent, si on le lui amenait vif, et, celui de sa tête, en or, dans le cas où on le

tueraient. Les Beni Isnassen étaient prêts de se décider, lorsqu'Ech-Cherif disparut en lançant une pièce de vers contre les violateurs des lois de l'hospitalité.

A dater de la fuite du Derk'aouï, tous les affiliés à la secte revinrent à des habitudes plus pacifiques. Seulement, en l'année 1813, ils firent encore deux tentatives. La première, dirigée par Bou-T'erfas, le beau-père d'Ech-Cherif, se manifesta dans le Djebel Trara. Bou Terfas prit le nom de Derk'aouï et réunit quelques tribus de l'Ouest, mais Bou Kabous ne lui laissa pas le loisir de continuer son mouvement. Dès la première nouvelle, il accourut d'Oran à marches forcées et vint étouffer le principe de la révolte à son foyer. Le village de Bou T'erfas fut entièrement rasé et les jardins dévastés.

Cette expédition ne se termina pas d'une manière heureuse pour les Turcs. A leur retour ils furent surpris sur les bords de la Tafna par une tourmente effroyable de neige. Chemins et rivières, tout disparut sous une couche épaisse. Le désordre se mit bientôt dans la colonne qui rentra en débandade à Tlemcen. Chaque soldat avait perdu quelque objet : l'un sa tente, l'autre ses armes ; celui-ci son cheval, celui-là ses vêtements. Cette expédition prit pour ce fait, le nom « d'expédition de la neige. »

La deuxième tentative eut lieu cette même année — 1813 — mais sous le gouvernement d'A'li K'ara Bar'eli qui avait succédé à Bou Kabous. Le combat se livra dans les Beni-Memrad. Comme toujours, les révoltés furent totalement battus. L'Ar'a des Douair K'addour ben Isma'il et le k'aïd des Zemala, Mohammed ben K'addour y perdirent la vie.

En compagnie d'Omar Ar'a, qui était venu l'installer et assister à l'exécution du traître Bou Kabbous, A'li K'ara Bar'eli se rendit dans le Djebel Trara. Ils poussèrent jusqu'à Tadjera, revinrent sur Tlemcen et de là à Mascara pour ensuite rentrer à Oran. Tout était calme et la pacification de la province semblait achevée.

Adrien DELPECH,
interprète judiciaire.

Octobre 1873.

